



CINÉMA[s]
LE FRANCE

www.abc-lefrance.com

L'ENFER DE LA CORRUPTION

Force of Evil

DE ABRAHAM POLONSKY

FICHE TECHNIQUE

USA - 1948 - 1h24

Réalisateur :
Abraham Polonsky

Scénario :
Abraham Polonsky et Ira Wolfert

Image :
Georges Barnes

Interprètes :
John Garfield
(Joe Morse)
Thomas Gomez
(Leo Morse)
Marie Windsor
(Edna Tucker)
Howland Chamberlain
(Freddie Bauer)
Beatrice Pearson
(Doris Lowry)



SYNOPSIS

Se sachant menacé par la croisade anti-criminelle que mène Link Hall, Ben Tucker, un célèbre gangster et son avocat Joe Morse ont mis au point un plan qui doit se révéler particulièrement fructueux. Leur but est de faire sortir le nombre 776 le 4 juillet. Le nombre ayant été joué par la plupart des parieurs, les petits organismes bancaires, obligés de payer les parieurs seront ruinés. Tucker prendra alors le contrôle de tout le marché de New York. Son frère Léo étant à la tête d'un de ces petits organismes, Joe tente vainement d'obtenir qu'il rejoigne la puissante organisation de Tucker. Ruiné le 4 juillet, Léo accepte finalement la proposition de son frère. Ce dernier s'éprend de Doris, la secrétaire de Léo, mais la jeune fille exige qu'il quitte le racket de Tucker. Léo est enlevé par Ficco, le principal rival de Tucker, et meurt, victime des circonstances. Joe décide alors de venger son frère en s'attaquant à Tucker dont Ficco est devenu l'associé. Il va témoigner contre l'organisation.



CRITIQUE

(...) Deux films américains, considérables l'un et l'autre, ont traité de [la] corruption, et en ont traité, curieusement, par le biais d'une parabole biblique identique, celle de Caïn et Abel. On sait l'importance qu'a la Bible dans l'héritage américain, elle est la toute première référence littéraire ou poétique, le standard de la citation édifiante ou moralisatrice, le répertoire de tous les conflits élémentaires, en même temps que le puits de science collectif de toutes les communautés pionnières. Mais l'utilisation symbolique par deux hommes de gauche de Caïn et Abel prend l'aspect plus particulier d'un appel à la fraternité, à la solidarité devant un dieu terrible et castrateur. Dans ces deux fables, le mal est représenté par le dollar. L'une le rejette, l'autre le justifie et l'exonère. Le rapport de ces deux œuvres, *Force of Evil* et *East of Eden*, se prolonge par la clé qu'elles donnent du comportement de leurs auteurs, Abraham Polonsky et Elia Kazan, devant la même instance, que fut la Commission des Activités anti-américaines, en 1952, instance qui les vit adopter deux attitudes opposées, et qui marqua d'autant leur vie et leur carrière. Le prétexte choisi pour évoquer, au travers de la Bible, le thème de la corruption est emprunté dans le premier cas au racket des paris dans la haute pègre newyorkaise, dans le second au scandale des profits de guerre. Il pouvait être, semblablement, emprunté aux épi-

sodes les plus connus de la guerre contre la Mafia, ou le syndicat du crime, il pourrait aujourd'hui paraphraser l'attitude des intellectuels devant le maccarthysme, ou se saisir de certains éléments obscurs de l'Affaire Kennedy. Il y a, dans les affaires américaines, des constantes tenaces : contagion, panique, surenchère, tentation, vertige.

Force of Evil a été réalisé par Abraham Polonsky en 1948. Depuis un an, Hollywood était au banc d'infamie devant la H.U.A.C. et les «Dix» refusaient de répondre à la «question de 64 dollars» : «Etes-vous, fûtes-vous membre du parti communiste ?» Grâce à John Garfield, bien situé à gauche, Polonsky put mettre sur pied un film transparent, symbolique, et désespéré où le système des paris illégaux, face mineure du gangstérisme, parodiait le monolithisme intimidant des trusts et monopoles. Malgré l'inévitable simplification du titrage français, la corruption, dès le départ, se trouve ici nantie d'un quotient métaphysique, ou tout au moins manichéen. Pour Polonsky, il s'agit bel et bien du Mal. D'une gangrène de terreur, de vénalité, d'ambition dont à son tour il allait, deux années après, devenir la victime impuissante. Dans la parabole biblique qu'il a choisie, Caïn tuera Abel, mais tous deux seront les victimes expiatoires du Dieu Dollar. Il n'y a pas de bon frère et de mauvais frère. Chacun des deux tentera de décharger l'autre du poids terrible de sa culpabilité.

Tout au plus Joe Morse, le plus compromis (avocat de Tucker le racketeer) offre-t-il au monde un front plus vulnérable, concentre-t-il sur lui-même tous les feux de la réprobation : «Blâmez-moi. Tout le monde me blâme !», dit-il à celle qu'il aime, et il le dit en plaisantant, comme par défi. Leo Morse, l'aîné, est un peu le père de Joe. A la mort de leurs parents, c'est lui qui a assumé toutes les responsabilités familiales, qui s'est saigné à blanc pour donner au cadet une instruction dont il s'est lui-même privé. Pour que Joe devienne un grand avocat, il est entré (le premier sans doute) dans l'engrenage des opérations illégales de paris. De toutes les phases de l'entreprise clandestine, notons que Polonsky a choisi le milieu des banques de paris, parce qu'il exploite la superstition des petites gens. Dans les degrés du mal, c'est bien plus grave encore de tirer monnaie de la crédulité collective : l'opération 776, que prépare Tucker au début du film, ruintera des milliers de foyers. Pourtant Leo Morse se croit encore honnête, parce que sa «banque» est petite, fonctionne sur le plan de l'artisanat. Par ironie, Joe, de son côté, a utilisé ses diplômes pour se tailler une place de choix dans la hiérarchie du milieu. Il est devenu le cerveau de Tucker, mais ses scrupules ne pèsent pas lourd. Il fête l'approche de son premier million comme un adolescent espère l'âge adulte. Le bon frère et le mauvais frère, dans l'ordre



de la corruption, deviennent tout au plus l'hypocrite et le cynique. Leo se paie d'illusions et de désirs frustrés (il convoite en sa secrétaire, Doris, une maîtresse illégitime). Joe trouve la tentation toute naturelle : «Ouvrir la main et prendre, c'est naturel», dit-il ; «prendre plaisir à refuser, c'est une chose noire et perverse», ajoute-t-il, et du même geste il prend, outre l'argent du gang, la jeune femme que convoitait Leo sans trop y croire. Joe, en somme, c'est le Mal instinctif, qui se prend pour le Bien, et s'estime menacé par cette perversion : le scrupule, par ce péché : le doute. En Joe Morse, Polonsky crée un archétype du chevalier noir américain, le chercheur d'or, criminel parce qu'irresponsable, innocent parce qu'un ordre supérieur l'a façonné, lui a donné le souffle de l'insolence et de la duplicité. Au-delà de Leo et de Joe Morse, tout le monde est atteint par le Mal. Doris, nantie désormais d'un casier judiciaire, et qui, pour comble, s'énamoure de l'ange maudit. Bauer, l'associé de Leo, que le gang frappe après la banqueroute, et qui deviendra mouchard, puis complice (malheureux) d'un kidnapping. Et tous les employés de la petite banque, minables et insignifiants, mais que le tourbillon avale l'un après l'autre. D'une descente à l'autre dans la salle sordide du tribunal, tous s'engluent, descendent de plus en plus bas dans un Hadès où Joe, finalement, rattrapera sur un

monceau d'ordures le cadavre de son frère. «J'étais assez fort pour résister à la corruption, mais pas assez pour ne pas en réclamer ma part», dit Joe. Et Leo lui-même qui, peu à peu, contraint, se laisse aller : «J'ai été businessman toute ma vie, sans en être avancé. Au lieu de voler des centimes, je m'appuierai sur des requins pour voler des dollars.» La distinction biblique entre Abel et Caïn, l'ordre pastoral et l'ordre agraire est ainsi balayée. En terre américaine, en paradis perdu, la Faute ne laisse aucun choix aux hommes, sinon celui d'un ordre hiérarchique dans le Mal. Le plus haut placé, fatalement, causera la mort de l'autre, le frère qui corrompra le plus son frère, et ici le ménage politique est clair, se rendra responsable de l'ordre maléfique tout entier. La subtilité du scénario de Polonsky est dans la lutte des deux frères pour se sauver mutuellement, lutte qui les embourbe davantage et les condamne. Leo le hurle à Bauer, son Judas : «Je vous tuerais plutôt que de vous laisser mettre la marque de Caïn sur mon frère, plutôt que de vous laisser faire de lui un assassin !» Quelques instants après, il meurt, et Joe, acculé au règlement des comptes meurtrier, devient un assassin, mais surtout, assume la mort de Leo, dont il se rend seul responsable, et ne l'est-il pas ? Polonsky décrit en termes de fatalité inexorable l'étau qui l'enserme déjà, et la conclusion de son film : «Si l'on en arrive là,

alors il faut y mettre fin», nous parvient après coup comme un appel du paria contre l'hystérie maccarthyste qui l'enserme, comme un cri de révolte contre l'emprise de la réaction. **Force of Evil** identifie le spectateur américain auquel il s'adressait à Joe Morse. Polonsky force ce spectateur à se dire de son côté : «Mon frère veut que je me sente coupable.» Et faisant à son tour de cette culpabilité une tentation, il forge l'arme de vérité qui, même à retardement, vingt ans plus tard, opère encore, avec quelle foudroyante efficacité ! (...)

Positif n°84

ENTRETIEN DE ABRAHAM POLONSKY

Que s'est-il passé en 1951 ?

A l'époque je vivais en France, à Cannes, où j'écrivais un roman. Un de mes amis, qui habitait chez moi en Californie, m'appelle un jour et me dit que je suis assigné à comparaître devant la commission des activités antiaméricaines. Je suis rentré. J'ai trouvé du travail à la 20th Century Fox et, peu de temps après, je suis passé devant la commission et j'ai été «blacklisté», car j'ai refusé de répondre à leurs questions. J'ai été immédiatement viré de la Fox et je suis parti travailler au Canada. Puis j'ai contribué à des



programmes télévisés américains, notamment une excellente émission réalisée par Sidney Lumet et présentée par Walter Kronkite : «You are here». J'écrivais par l'intermédiaire de prête-noms. J'ai essayé au début d'utiliser des pseudonymes, mais ils se débrouillaient toujours pour nous retrouver. C'était notre propre syndicat, la Guilde des scénaristes, qui livrait nos pseudonymes au gouvernement !

Comment s'est passé votre retour en 1968, quand vous avez signé le scénario de Police sur la ville ?

Tout le monde a fait comme si rien ne s'était jamais produit. Ce sont les studios Universal qui m'ont fait revenir. Ils souhaitent que je travaille pour eux. Il y avait bien des gens qui voulaient empêcher cela, mais Universal a tenu bon. En fait, le seul moyen de «sortir» de la liste noire, c'était que quelqu'un prenne fermement position pour vous. C'est comme cela que la liste noire s'est terminée à la fin des années soixante.

Ne pensez-vous pas qu'il y a eu une bonne dose d'antisémitisme dans le phénomène de la liste noire ?

Je ne crois pas que les actions de la commission furent spécialement dirigées contre les juifs. Il se trouve simplement qu'il y avait beaucoup de juifs dans les mouvements de gauche et dans le cinéma à cette époque. Par contre, il est évident que les personnes qui ont dirigé la liste noire étaient ravies que ce soient des

juifs qui en soient victimes.

Quel a été l'impact de la liste noire sur le cinéma américain ?

L'effet le plus important a été l'autocensure des scénaristes, des réalisateurs et des producteurs. Ils voulaient à tout prix éviter d'attirer l'attention sur eux et ils ont vidé leurs films de tout contenu politique. A l'époque, l'industrie hollywoodienne n'a pas compris ce qu'elle s'infligeait à elle-même : sans compter la perte d'auteurs de talent, elle a enterré une tradition de films à contenu social, qui étaient les meilleurs des années quarante. (...)

Propos recueillis par
Thomas Cantaloube
www.humanite.presse.fr

BIOGRAPHIE

A la fin des années quarante, Abraham Polonsky est en voie de devenir l'un des grands noms de Hollywood. En 1947, il signe le scénario de **Sang et Or** de Robert Rossen, qui lui vaut une nomination pour un oscar. L'année suivante, il réalise **L'Enfer de la corruption**, un film qui sera reconnu plus tard comme «un des classiques du cinéma américain moderne», selon l'appréciation de Martin Scorsese.

Il est ami avec plusieurs des «dix de Hollywood» et ne cache pas

son appartenance au Parti communiste, dont il dit qu'«il est le meilleur club de Hollywood, puisque tous les gens intelligents en font partie». «Blacklisté», il ne réapparaîtra qu'en 1968. Il signera alors deux films et à peine plus de scénarios. A quatre-vingt-sept ans, il enseigne aujourd'hui le cinéma à l'université USC de Los Angeles.

www.humanite.presse.fr

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :	
Force of evil	1948
L'Enfer de la corruption	
Oedipus rex	1957
coréalisateur Tyrone Guthrie	
Tell them Willie Boy is here	1968
Willie Boy	
Romance of a horse thief	1971
Le Voleur de chevaux	

Documents disponibles au France

Revue de presse
Positif n°84, 468
Cahiers du Cinéma n°188, 428